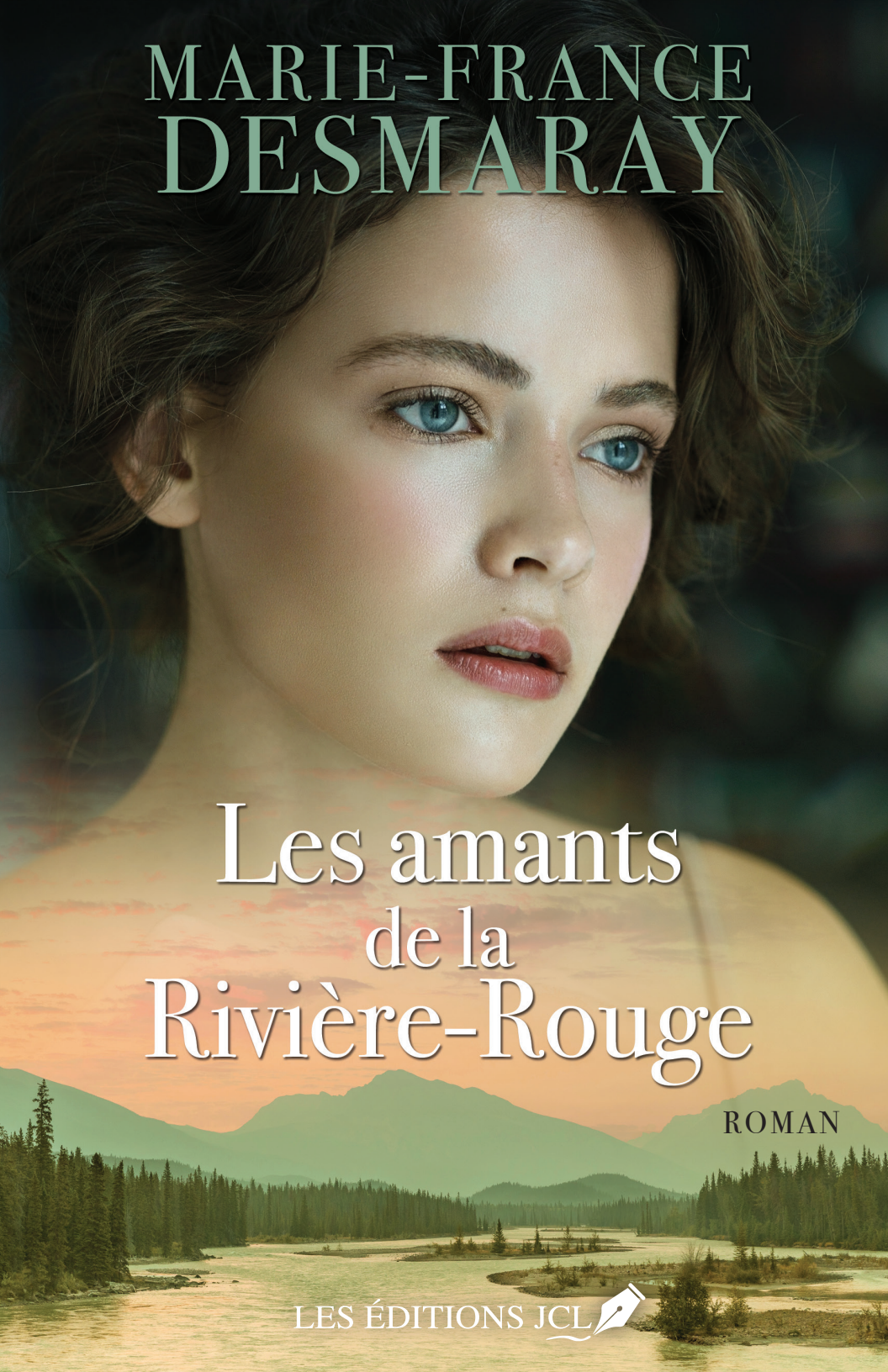

MARIE-FRANCE DESMARAY

Les amants de la Rivière-Rouge

ROMAN

LES ÉDITIONS JCL

Les amants de la Rivière-Rouge

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Les amants de la Rivière-Rouge / Marie-France Desmaray
Nom : Desmaray, Marie-France, 1959- , auteure
Description : Édition originale : Paris : Éditions France Loisirs, 2018
Identifiants : Canadiana 20190011548 | ISBN 9782898040139
Classification : LCC PQ2704.E79 A62 2019 | CDD 843/.92—dc23

Les amants de la Rivière-Rouge
© Presses de la Cité, un département de Place des Éditeurs, 2019

© Les éditions JCL, 2019 (pour la présente édition)

Conception de la couverture : Laurence Verrier
Photos de la couverture :
Alexey Kazantsev, Trevillion Images
AG-ChapelHil, Getty Images

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITIONS JCL
jcl.qc.ca

Distribution nationale
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2019
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

MARIE-FRANCE
DESMARAY

Les amants de la Rivière-Rouge

LES ÉDITIONS JCL

Première partie

J'ai reçu de l'être aimé un cadeau
Qui m'a rappelé combien ses mains étaient généreuses.
[…]
Sans doute est-il précieux, le cadeau de l'être aimé
Mais je lui avais moi-même offert
Ce que je possède de plus précieux,
Mon cœur…

Origines, Amin MAALOUF

1

Octobre 1921

C'est un matin comme tous les autres. La cosse de chêne se consume paisiblement dans la cheminée, son léger ronronnement et la lumière blafarde qu'elle distille insufflent un soupçon de vie dans la maisonnée encore endormie. La vieille pendule de bois a fini d'égrener les six heures, le silence s'est à nouveau installé, rompu seulement par le tic-tac régulier de son balancier. Il s'est levé aux aurores comme à son habitude, pour être seul, et s'abandonne avec délice au plaisir de savourer le petit déjeuner. L'enveloppe s'offre à son regard, dissimulée sous son bol. Il la fait glisser lentement vers lui. A l'intérieur, une mince feuille de papier, pliée soigneusement en quatre. Il l'ouvre avec inquiétude, ses mains tremblent, ses yeux s'embrument pendant que les mots défilent…

Cher vous,

Je sais que je vais vous faire du mal et j'imagine votre colère lorsque vous lirez ces quelques lignes.

J'essaie de retarder le moment où je vais pousser la porte derrière moi, me retrouvant seule et désorientée. Je pars

le cœur lourd, abandonnant sur le chemin tant de souvenirs, souvent doux, parfois amers. Ma jeune vie passée se résume à cette petite sacoche noire contenant mes quelques effets personnels, ma vie future, elle, frémit, vibre en moi.

Maman va très certainement souffrir par ma faute, et ma chère mémé pleurera mon absence. Si vous saviez comme je m'en veux. Je ne vous demande pas de m'approuver, juste de m'accorder un peu d'indulgence. Comprenez bien ! Je n'ai pas le choix.

Comment voulez-vous que je dissimule plus longtemps mon état ? Je m'étonne d'ailleurs que l'œil affûté de la mémé n'en ait encore rien remarqué. Lorsque je suis sortie hier soir de table, prise d'une irrépressible envie de vomir, elle s'est contentée de bougonner que j'avais abusé des prunes du jardin. Mais son regard inquiet attardé sur ma silhouette me laisse penser que des doutes s'immisçaient dans son esprit.

Oui ! Je vous l'avoue enfin, ce départ je l'ai préparé depuis plusieurs semaines déjà. Je m'en vais rejoindre un petit village en bord de Charente où du travail m'attend, chez des Vendéens du bocage établis en ces terres. Je suis confiante. Vous me connaissez, je n'ai pas pour habitude de garder les deux pieds dans le même sabot. Et puis, là-bas, personne ne me connaît.

Je crains juste un peu l'instant où mon enfant va venir au monde, maman et la mémé ne seront pas là pour me tenir la main.

Oh ! je devine déjà votre réaction. Je n'ai pas oublié votre courroux lorsque je vous ai confessé avoir fui de chez la vieille Mathilde, la faiseuse d'anges chez qui vous m'aviez envoyée. En dépit de vos cris de rage, je

vous ai bravé parce que je souhaitais garder cet enfant. Vous craigniez le qu'en-dira-t-on, je vous comprends. Mais ma décision était prise, et pour la première fois j'ai refusé de vous obéir.

Vous devez vous douter que cet enfant, je ne l'ai pas désiré. Dites-moi, comment peut-on désirer un enfant à tout juste quinze ans ! Vous répétiez sans cesse que j'étais belle et je vous croyais quand vous veniez me retrouver en pleine nuit dans la chambre. J'étais naïve, comme on peut l'être à cet âge, j'ai accepté ce que je prenais pour un jeu, même si j'avais la vague impression que c'était mal. Plus tard, je n'ai pas compris ce qui m'arrivait quand il y a eu du retard dans mes choses, mais vous, vous saviez. Le ciel m'est tombé sur la tête, le bon Dieu me punissait, j'étais une mauvaise fille. C'est ce que j'ai pensé.

Aujourd'hui, je suis plus forte. Si vous saviez comme maintenant je l'attends, je l'espère avec avidité, ce petit ou cette petite que j'aime déjà de tout mon cœur. Tenez ! Pendant que je vous écris, il martèle mon ventre de petits coups de pied affectueux.

Je prie pour qu'un jour le bon Dieu me pardonne et me fasse croiser la route d'un brave gars qui m'acceptera telle que je suis, et surtout qui accueillera mon enfant. Je n'ai qu'un souhait : lui donner un père.

Mais pour ce qui me concerne, et malgré tout le respect que je vous dois, permettez qu'à compter de ce jour je ne puisse plus jamais vous appeler… papa.

Louise

Avec acharnement, il déchire la lettre, encore et encore, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que d'infimes

bouts de papier, des confettis dérisoires qu'il jette furieusement dans les braises rougeoyantes de la cheminée. Petit à petit, ils disparaissent, ne laissant plus aucune trace de leur existence. Mais les mots, eux, restent gravés de manière indélébile dans son esprit.

2

Il n'a jamais connu d'autres paysages que les marais, ce sont ses marais, comme il se plaît à dire. Il est né sur ces terres sauvages, ces grandes prairies humides lézardées d'étiers, camouflées entièrement l'hiver lorsque les eaux se déploient et envahissent le paysage. Les roseaux s'étirent à perte de vue, enchâssent les fossés, bruissent et se courbent gracieusement, balayés par les vents. Quelques barrières de bois font obstacle à l'œil, à l'arrière les vaches y paissent sereinement.

Il s'est forgé un caractère farouche et rude, comme les paysages qui l'entourent. Avec le temps, son épouse Léonie s'est accommodée de ses silences et l'affirme : c'est un brave homme. Elle se souvient quand il est venu demander sa main à son père, il y a une vingtaine d'années. Il avait revêtu pour l'occasion ses vêtements du dimanche et dans une attitude empreinte de gaucherie avait révérencieusement ôté son petit chapeau rond de feutre noir, avant de le saluer pour lui présenter sa requête. C'est à la cave que l'accord se scella par une franche poignée de main entre le père de Léonie et son futur gendre.

Les yoles décorées de pompons multicolores amenèrent aux abords de Challans la famille des mariés, et une Léonie tout émue et intimidée. Elle rayonnait dans sa longue robe de couleur prune juste relevée par un fichu de dentelle blanche noué sur les épaules, les cheveux tressés en chignon, serrés dans une fine mantille et recouverts de la coiffe traditionnelle. A terre, une carriole les attendait pour les mener à l'église et le cortège des nombreux invités suivit, guidé par les accords enlevés de la veuze du violoneux. Foi de maraîchin, ce fut un bien beau mariage et, durant deux jours, le vin coula à flots pour accompagner pâtés, volailles, brioches et fions.

Un héron s'étire au-dessus de l'eau, s'envole dans un grand battement d'ailes. Gabriel, debout à l'extrémité de la yole, enfonce la ningle dans l'eau puis la relève dans un mouvement souple, permettant à l'embarcation de glisser à la surface de l'étier. Une brume dense dissimule les marais sous un épais voile blanc, des gouttelettes s'en détachent et s'égrènent telles des petites perles de lumière, seuls les coassements des grenouilles troublent la paisible léthargie de cette aube naissante…

Vous avez tout pour être heureux, c'est ce que l'on dit, n'est-ce pas, à des jeunes mariés pour leur souhaiter bonne chance sur le long chemin de vie qui les attend. Certes, ils avaient tout pour être heureux, Gabriel l'admet volontiers quand il songe à ses premières années de mariage. Très vite, dans les jours

qui suivirent la noce, il entama la construction de leur bourrine, sur quelques ares de terres délaissées offerts par le beau-père en cadeau de mariage. De caractère fier et indépendant, il refusa toute aide et la monta entièrement de ses propres mains. Avec ses murs de terre glaise enduits d'une chaux éclatante de blancheur pour prouver l'aisance du maître des lieux, son toit chapeauté de roseaux soigneusement alignés et enserrés, elle avait belle allure et put accueillir leurs trois enfants : deux garçons, une fille, ainsi que la maman de Léonie à la mort de son époux.

Oui, ils étaient heureux, pas riches, mais l'élevage de canards leur procurait quelques revenus substantiels, tout comme le troupeau de brebis dans les prés alentour. Les enfants poussaient, vite, trop vite, telles de mauvaises herbes, au dire bienveillant de Léonie. Au loin cependant se profilaient les échos d'une vilaine guerre et la mobilisation vint rompre ces années de bonheur simple. Gabriel s'en fut, comme tant d'autres hommes, rejoindre des milliers de compagnons de mauvaise fortune. Quand il revint au pays, quatre ans plus tard, il n'était plus le même. Difficile de reconnaître le mari et le père dans cet homme dévasté, vieilli avant l'heure. L'homme bourru, bougon et volontiers taiseux que Léonie prenait plaisir à chahuter avant de partir à la guerre s'enferma de longues semaines dans un silence oppressant. Le temps fit son œuvre d'adoucissement, les blessures de son âme cicatrisèrent au fil des mois, en tout cas en apparence, le train-train du quotidien reprit la place qu'il n'aurait jamais dû quitter. Chaque mardi, Gabriel allait vendre

ses canards au marché de Challans et retrouvait les volaillers et maquignons des environs. Il s'obligeait parfois à trinquer avec eux, lorsque les ventes avaient été bonnes, mais sans vraiment trouver ses aises.

Le soir, toute la famille se retrouvait à table. Avec la pointe de son couteau, Gabriel entaillait d'une croix le dessus du pain, accordant ainsi à chacun le droit de commencer à manger. Le repas terminé, les enfants se calfeutraient dans le lit pendant que Léonie et la mémé vaquaient aux tâches ménagères, Gabriel quant à lui s'isolait dans un coin de la pièce pour lire son journal. Un rituel immuable auquel les deux garçons, prenant de l'âge, auraient aimé déroger. Mais Gabriel demeurait intransigeant. Parfois Louise, la petite dernière, se levait et venait se faire cajoler sur les genoux de son père, malgré les protestations de Léonie qui voyait d'un mauvais œil sa fille le mener par le bout du nez. Mais il était incapable de résister à ses jolies prunelles vertes pétillantes et à la chaleur enfantine de son petit corps quand elle finissait par s'endormir contre lui.

Quelques années passèrent, la gamine mutine se mua en une jeune fille aux jolies formes naissantes, ce qui faisait dire à la mémé que sa petite feille[1] devenait une vraie femme et que les coqs de Challans n'allaient pas tarder à tourner autour de ce beau brin de fille. Gabriel ne savait pourquoi, mais un drôle de pincement lui serrait le ventre quand ses yeux se posaient sur Louise. La jalousie prenait même le pas, comme

1. Feille ou feuille : fille, en patois vendéen.

la fois où il s'était mis en colère parce que la mémé avait osé évoquer l'idée qu'un gars lui prenne sa fille.

La yole continue sa route, frôlant à fleur de bois les iris sauvages, une anguille s'enroule autour de la ningle, se déploie et s'esquive à vive allure. Lui prendre sa fille. Gabriel frémit à cette idée. Il sort un mouchoir de sa poche et s'essuie les yeux. Quelques lumières tentent de percer le manteau de brume ; il devine que, derrière, les maisons s'éveillent. Mais comment a-t-il pu en arriver là ? Il va finir par donner raison à la vieille mémé qui croit aux affaires de sorcellerie. Aurait-il donc été enjominé[1] ?

Toute la maisonnée dormait, on n'entendait pas un bruit, tout juste le vacillement de la braise dans la cheminée. Cela faisait des heures qu'il la regardait, dans un état second, ruminant des pensées qu'il savait malsaines, mais n'arrivait pas à réfréner. Mû par une impulsion, il s'était levé brusquement, puis, sur la pointe des pieds, il était entré dans la chambre où dormaient les enfants et la mémé. Il entendait le ronflement lourd des garçons, bercé par celui plus léger de la grand-mère. Mis en confiance, il s'était approché du lit surélevé de Louise, enivré par son léger parfum d'eau de Cologne, cette odeur de lavande familière, ému aussi par sa respiration légère. Lentement, sa main s'était hasardée maladroitement dans l'obscurité, elle avait tâtonné, effleuré le drap, trouvé enfin le visage tant aimé, caressé ses joues, sa peau si douce.

1. Ensorcelé.

Il tremblait, mais rien n'aurait pu l'arrêter. Sa main s'enhardissait, continuait son chemin avec un peu plus d'assurance, s'immisçait sous le drap épais et froid.

Louise avait bougé, dans son sommeil. Il s'était déshabillé rapidement et glissé dans le lit. Il savait que c'était mal, mais il fallait qu'il le fasse, il n'était plus lui-même.

La yole s'est arrêtée, ou plutôt Gabriel a cessé ses manœuvres avec la ningle. Il est assis, se tient la tête entre les mains et sanglote. C'est la première fois qu'il pleure, il ne pensait pas en être capable, lui qui a toujours su contenir ses émotions, même lorsque la mort a fauché ses compagnons de tranchées, durant la guerre. Mais aujourd'hui il est bien incapable de maîtriser son chagrin. Il pense aux dernières semaines, aux événements qui se sont précipités, il repense à sa faute, qu'il va devoir garder en lui toute sa vie, il pense à Louise qui est partie, il sait qu'il va être confronté au regard inquisiteur de Léonie, à celui tout aussi perspicace de la mémé, il ne peut pas, il n'en peut plus.

Il enlève ses sabots, les dépose sur le fond de l'embarcation et les aligne soigneusement, dans un geste rituel. Il s'est levé. La yole chancelle. Il lui semble entendre au loin le gémissement plaintif d'un violon, ce doit être un rêve. Un dernier signe de croix, un corps qui se penche et tombe lourdement, l'eau soupire, des stries se forment à sa surface. Une famille de colverts poursuit son chemin le long des roseaux, le silence est revenu, le jour se lève…

3

La petite Vendéenne, c'est ainsi qu'on la surnommait à Saint-Simon. Son arrivée au village il y a quelques mois avait excité les curiosités et ravivé les commérages. Une fille seule, enceinte par la grâce du Saint-Esprit, commentaient certaines langues acerbes, allant même jusqu'à la traiter insidieusement de vilaine houlère[1].

Louise eut vent de ces ragots mais préféra les négliger et évita de les aborder dans la lettre adressée à sa mère dès les premiers jours. Elle n'avait pas menti, d'ailleurs, en écrivant qu'elle se plaisait dans sa famille d'accueil tant elle fut tout de suite acceptée comme la fille de la maison. Auguste et Jeanne Chaillou se gardèrent bien de toute question embarrassante et l'accueillirent avec cordialité.

— Tu es la bienvenue ici, ma chère Louise. Et nous ferons tout pour que tu te sentes comme chez toi.

---

1. Truie qui met bas – par extension, jeune fille de mauvaise vie qui a eu des enfants. (Terme du Poitou, de la Saintonge et de l'Aunis.)

Jeanne Chaillou l'impressionna par son élégance racée. Des cheveux impeccablement tirés en chignon, une longue robe de couleur sombre ne laissant place à aucune fantaisie, un regard profond, pénétrant, voire impressionnant lorsqu'elle vous dévisageait sans ciller, lui conféraient une allure austère, quasi monacale.

Elle entoura chaleureusement Louise de ses bras et lui tapota le dos dans un geste plein de tendresse. Louise n'était guère habituée à ces élans. Elle croyait entendre son père, agacé lorsque son épouse lui faisait la bise devant les enfants : « Arrête tes diasses[1], ma pauvre femme, on n'est pas à la ville ici. »

Le large vestibule en imposait tout autant que la maîtresse de maison. Jeanne entama la visite en longeant le couloir. Ici, la salle à manger, une pièce dont Louise ne connaissait même pas l'utilité, là le petit salon avec ses fauteuils cossus devant la cheminée, au bout la cuisine et l'arrière-cuisine.

Evidemment, ça la changeait de la bourrine qui ne comportait que deux pièces pour loger toute la famille.

Elle déposa ses chaussures en bas de l'escalier et suivit son hôtesse à l'étage. Une odeur prégnante s'exhalait des boiseries fraîchement encaustiquées. Jeanne entrouvrit une première porte et invita Louise à entrer :

— Voici ta chambre, ma petite.

Elle désigna une autre porte :

— Et là, derrière celle-ci, tu trouveras un cabinet de toilette à ton entière disposition.

1. Simagrées.

Son regard balaya rapidement la chambre, très lumineuse. Un feu de cheminée diffusait une chaleur agréable. Sous la fenêtre, elle remarqua la petite table basse avec une rose blanche dans un vase de cristal et à côté un plateau sur lequel reposaient une tasse et une cafetière en porcelaine fleurie. Et enfin, le lit recouvert d'une épaisse couette en boutis rouge. Un lit pour elle toute seule ! Elle se retourna pour remercier Jeanne mais celle-ci s'était déjà esquivée discrètement.

Louise referma la porte et resta quelques instants à l'entrée, les bras ballants, sa valise à ses pieds sur le parquet. Elle posa ses pieds sur les patins et se hasarda à glisser sur les belles lattes de chêne parfaitement cirées.

Désorientée, elle s'assit sur un coin du lit. Ses yeux s'attardaient sur le mur d'en face, admiraient les ravissantes petites fleurs rouges de la tapisserie. Un miroir en cuivre lui renvoya son image. Fatiguée.

Petit à petit, la tension de la journée, du voyage et des dernières semaines retomba. Elle s'allongea sans prendre la peine de se dévêtir. La couette, agréablement moelleuse, s'affaissa sous son poids. A la fatigue s'ajoutaient l'appréhension, l'incertitude de son avenir. Elle se tourna sur le côté, en chien de fusil, et se serra la tête dans les mains pour essayer de calmer la douleur lancinante qui lui martelait le front depuis le matin. La lassitude aidant, le sommeil finit par la gagner.

C'était il n'y a pas si longtemps. Les premiers jours de son arrivée à Saint-Simon représentent autant de moments intenses gravés de manière indélébile dans

sa mémoire. Une fois bien installée, elle a ressenti le besoin de mettre sur papier ses sentiments et s'est ouvert un petit carnet intime. Les mots sont venus d'eux-mêmes, du passé et du présent désormais indissociables, parfois crus, amers, d'autres fois tendres et joyeux, selon le fil que prenaient ses souvenirs.

Les jours, les semaines passèrent, elle se familiarisa un peu plus avec cette terre, se prit d'affection pour ce joli bourg qui surplombe les eaux calmes de la Charente. Elle se sent bien ici et en a presque honte. Honte parce qu'elle s'est finalement acclimatée beaucoup plus vite qu'elle ne l'aurait imaginé, malgré l'éloignement des siens. Grâce à leur bienveillance sincère, les Chaillou apprivoisèrent assez vite sa timidité et ses appréhensions. Des gens honnêtes. Ils avaient accueilli Louise un peu comme leur fille, et surent lui prodiguer tous les soins et réconforts nécessaires le jour où…

Elle se retourne et observe tendrement Rose : elle dort profondément dans le petit lit installé juste à côté du sien par Auguste. Oui, Jeanne et Auguste ont su l'entourer le jour où elle a donné naissance à sa petite. L'angoisse, la panique l'envahirent dès les premières contractions. Elle hurla sa douleur. L'instinct lui fit appeler sa mère à l'aide. Jeanne accourut et l'assista avec infiniment de tendresse et de patience. Elle demeura dans la chambre aux côtés de la sage-femme, lui tint la main jusqu'au bout, jusqu'à ce que, par un vagissement prolongé, Rose annonce son arrivée dans le monde. Louise versa des larmes de bonheur quand Jeanne plaça sur son

giron une fragile petite boule de chair encore toute chaude au visage fripé.

Elle s'allonge et ferme les yeux, laissant libre cours aux souvenirs. Ils sont obsédants, lancinants depuis le premier jour. Elle se camoufle la vérité en se disant qu'elle n'a pas le mal du pays. Les siens lui manquent. Elle souffre de ne pas avoir de nouvelles de leur part. Malgré la distance qui la sépare maintenant de son père, elle craint par-dessus tout sa réaction et compte sur la mansuétude de sa mère et de la mémé quand elles apprendront la naissance de leur petite-fille.

Elle se raccroche à cette idée et essaie de chasser *son* visage. Il s'est incrusté sournoisement en elle depuis son départ du marais et ne la lâche plus. Pas une nuit sans qu'il ne vienne la tourmenter. Avec toujours le même cauchemar. Il est là devant elle, il la domine par sa stature imposante, elle croit l'entendre crier, lui reprocher son départ, la traiter de mauvaise fille. Elle lève la main pour se protéger, pour éviter la punition comme lorsqu'elle était petite et qu'elle savait la taloche prête à tomber. Elle se recroqueville sous les draps. Elle est redevenue une enfant, il n'osera pas la toucher, il l'aimait bien. Avant…

Il reviendra une fois de plus la hanter dans la nuit. Mais quand le jour se lève, tous ses mauvais rêves se sont effacés, comme par miracle. Louise a retrouvé le calme. Apaisée, elle berce Rose dans le creux de ses bras, ouvre sa chemise pour lui donner le sein. La vie est là, continue, se perpétue à travers son bébé. L'avenir leur appartient.

MARIE-FRANCE
DESMARAY

Les amants de la Rivière-Rouge

Un matin d'octobre 1921, Louise, quinze ans, quitte sa Vendée natale le cœur lourd… et le ventre rond. Cette grossesse, elle n'ose pas l'assumer face à sa famille. Grâce au soutien du prêtre de sa paroisse, la jeune fille-mère se réfugie chez Jeanne et Auguste, couple bienveillant sans enfants. En échange de l'entretien de leur maison, elle y trouve la douceur d'un foyer pour élever sa petite Rose. Elle rencontre bientôt Marius, issu d'une longue lignée de gabariers, et l'espiègle Juliette, qui deviendra sa plus proche amie. Tout sourit à Louise, cuisinière de talent, qui se crée, derrière les fourneaux, une solide réputation auprès des notables. Jusqu'au drame…

Une aventure unique l'appelle alors : celle du Nouveau Monde avec sa nature hostile, sa population chaleureuse. La colonie de la Rivière-Rouge lui offrira-t-elle l'espoir d'un avenir meilleur ?

Très ancrée dans le patrimoine culturel et gastronomique vendéen, Marie-France Desmaray anime des cours de cuisine et a publié plusieurs livres gourmands sous le nom de Marie-France Bertaud. Les amants de la Rivière-Rouge *est son premier roman.*

jcl.qc.ca